

## Pianissimo !

Le printemps est enfin arrivé. La journée a été douce, comme en été. Étienne et Mon-Œil marchent d'un bon pas, mais Annabelle n'a aucune envie de rentrer :

— Étienne, ça te tenterait de venir avec moi chez mon père ?

— Il est revenu ?

— Non. On pourrait manger là. Je te ferais à souper et on reviendrait après.

— C'est où ?

— Saint-Lambert, au bord du fleuve...

Elle a peur qu'il ne trouve l'aventure un peu trop folle pour un mercredi. Il prend son bras : « Comme je ne connais pas le chemin, tu vas me guider. »

Elle achète ce qu'il faut pour souper et en entrant dans l'appartement, en le lui décrivant, elle comprend pourquoi elle avait envie d'y emmener Étienne : « C'est une grande pièce, il y a une petite table à gauche puis devant, à environ un mètre, il y a un divan qui fait face à la porte-fenêtre du balcon. Attention, il y a deux fauteuils aussi... Si tu vas à gauche du divan, il y a un piano. Oui, encore un pas, le banc est devant toi... »

Mais il y est, il touche le piano, l'ouvre, hésite, tire le banc maladroitement puis s'installe en se tournant vers elle.

— Oui, Étienne, c'est un beau piano, un Steinway sept pieds.

Tu veux que j'ouvre la queue ? Il sonne très bien.

— Non. Viens t'asseoir.

Il lui montre une place près de lui sur le banc.

— Je préfère m'installer sur le divan pour t'écouter.

— Je ne sais pas jouer.

Elle ne dit pas un mot, elle s'assoit et attend. Il se tient très droit, tendu. Il place ses mains, effleure les notes, le son est envoûtant. Hésitant, il commence à jouer comme s'il apprivoisait le piano. Une mélodie très douce, puis une sonatine de Mozart qu'elle jouait enfant, Scriabine et enfin du jazz.

Annabelle écoute attentivement, de plus en plus tendue : elle entend le talent, mais surtout le plaisir des mains qui reconnaissent les notes, qui savent frapper, retenir, qui se laissent aller mais qui contrôlent quand même. Étienne n'a aucune technique, il fait tout plein d'erreurs, mais elle entend la musique, il a le don de la fluidité, comme une voix non travaillée qui sait faire vibrer, qui rend le chant malgré l'ignorance des trucs, seulement avec le cœur. Étienne a cette disposition intérieure à la musique qui fait de lui un musicien même s'il n'a pas la connaissance des règles. Elle observe son visage : transporté, illuminé.

Brusquement, il s'arrête :

— Toi, Anna. Viens jouer.

— Non. Tu pourrais devenir pianiste. Tu as le talent, tu le sais ?

— Pas pianiste, il est trop tard. Mais jouer, ça, je peux.

— Mais non : si tu prenais des leçons, si tu travaillais fort... on peut demander à Lydia ce qu'elle en pense, ce qu'elle suggère. Il ne faut pas gaspiller le talent, Étienne.

— C'est toi qui dis ça ?

— Oui.

— Toi ? Toi, tu dis ça et tu n'es pas gênée ? Qu'est-ce que tu fais si tu ne gaspilles pas le tien ?

Il s'approche en tâtonnant. Il est aussi prudent et hésitant que lorsqu'il est venu chez Julien. L'espace inconnu lui retire toute confiance mais l'excite en même temps : comme si l'imprévisible était bienvenu. Mon-Œil a la même attitude que son maître : intéressé, curieux. Étienne s'assoit enfin près d'elle :

— Réponds...

— Étienne, ne commence pas. On parlait de toi, de tes possibilités.

— Et de l'impossibilité de gaspiller le talent. C'est quoi un don, tu penses ?

— C'est quelque chose de gratis.

— Oui. C'est comme la nuit de ta compo : quelque chose qu'on a et qu'on apprécie quand on ne l'a plus. Tu as un don, tu le sais.

— Ce n'est pas gratuit, ce n'est pas un don.

— Tu trouves que c'est trop dur, trop de travail, trop d'exercices ?

— Non, Étienne. C'est parti, comprends-tu ça ? C'est parti, enfui. Je regardais ton visage quand tu jouais : c'est ça, le don, aussi ! Le plaisir, l'abandon, quelque chose de pas calculé, de pas mesuré, quelque chose qui déborde, qui pleure même si tu ne veux pas pleurer, qui crie même si tu ne veux rien dire, qui appelle même si tu veux te taire. C'est quelque chose qui parle malgré toi, malgré tout. Quelque chose qui brise le silence que, toi, tu essaies de garder. Comme un déclic qui se fait.

— Tu le sentais, ça, avant ?

— Oui. Je le savais pas mais c'est avec ça que je jouais.

— Et après ?

— Après... je voulais rattraper le déclic et ça ne venait pas. Alors, j'essayais d'être techniquement irréprochable. Tu sais : j'essayais d'être bonne, de bien faire. Et c'était plate. Et c'est devenu dur. Et après, j'avais juste peur... peur de ne jamais retrouver ce que c'était avant. Peur de ne plus jamais être ce que j'étais avant. Je savais que le don était parti. Je n'oubliais jamais ce que j'étais en train de faire. Je m'observais. C'était... comme sec.

— Quelqu'un... quelqu'un t'a fait des reproches ?

— Non.

— Quelqu'un t'a dit que c'était différent, moins bon ?

Nom : \_\_\_\_\_

Groupe : \_\_\_\_\_

Date : \_\_\_\_\_

— Non.

— Anna... si tu ne le savais pas toi-même que ta compo était belle, comment tu peux être sûre que ta musique, ton don n'est plus là ?

— Parce que je le sens en jouant. Parce que je sais ce que c'était avant.

— Avant quoi ?

— Avant que ça parte.

— Quel jour c'est parti ? Quand ? Comment ? Explique-moi.

— Mais je sais pas, Étienne ! Qu'est-ce que tu veux ? Me sauver ?

— Sauver le don. Tu dis que je ne dois pas gaspiller mon don, peux-tu comprendre que je sente la même chose pour le tien ?

— J'en ai plus, de don, Étienne. Je suis vide. Il faut l'accepter.

— Tu acceptes un peu vite, me semble.

— Non. J'ai essayé.

— Pas assez.

— Qu'est-ce que tu en sais, Étienne Paradis ? Tu n'étais pas là !

— Tu ne veux pas, c'est tout. Tu refuses de jouer parce que tu ne veux plus travailler le don que tu as.

— Tu ne comprends pas. Tu ne comprends rien !

— Explique-moi, je vais comprendre.

— Tu as *décidé* que je ne voulais pas. Ça ne sert à rien d'expliquer.

— O.K. Disons que tu as raison... disons plutôt que tu ne peux pas, vraiment pas...

Elle se tait, elle ne sait pas expliquer cela. Elle ne sait pas dire cette raideur dans les mains, cette attention glaçante dans sa tête qui guette l'erreur, la provoque, qui vole le plaisir. Cette peur qui donne chaud et paralyse. Cette conscience aiguë qui bloque la musique.

— Étienne... est-ce que quelqu'un a déjà... je ne sais pas, mais, pas longtemps, est-ce que quelqu'un t'a déjà dit que tu voyais, que tu n'étais pas aveugle, que tu faisais semblant, que c'était un mensonge ?

Étienne soupire et se tait. Il tend la main ouverte, elle y pose la sienne. Il l'attire contre lui, place sa tête contre son cou et caresse ses cheveux. Elle n'est pas sûre d'avoir entendu son nom. Il n'y a rien d'étrange, rien d'incongru à être dans ses bras. C'est seulement infiniment doux et rassurant. Un intense et subit soulagement. Une pause dans la détresse.

Marie LABERGE, *Annabelle*, Montréal,  
Éditions du Boréal, 1996, p. 188-192.